

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Histoire d'une petite fille, partie V

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 154-158

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE

## V

Une petite voix, aigre et lointaine, répondit : « Entrez ». Mademoiselle Sara n'avait pas fait un pas vers la porte ; c'est pourquoi Mme de H. et sa fille durent la chercher des yeux dans le demi-jour de la pièce. Elles la distinguèrent bientôt, tout au fond, près d'une fenêtre ; mais il leur fallut traverser la salle d'un bout à l'autre, faisant le tour des bancs par l'allée étroite qui longeait les parois, avant qu'elle fit mine de prêter attention aux visiteuses. Elle était penchée devant une étagère qui occupait tout le bas de l'embrasure, en train d'arroser de maigres géraniums. Elle se redressa enfin et se retourna. Dès qu'elle eut aperçu Mme de H., elle fit une curieuse révérence avec une gravité et une maladresse vraiment enfantines, puis elle s'approcha, tenant encore à la main son petit arrosoir vert, qu'elle garda durant toute la conversation.

— Je vous attendais, Madame, dit-elle, en rajustant une paire de grosses besicles qui se balançaient sur son corsage au bout d'une chaînette d'argent. M. de H. m'avait prévenue dimanche ; il m'a parlé longuement de la petite.

En prononçant ces mots, elle se pencha du côté de Gertrude qui était restée en retrait derrière sa mère et lui adressa un sourire empreint d'une espèce de compassion qui mit l'enfant mal à l'aise et lui fit baisser les yeux.

— Pardonnez-moi l'ennui que vous cause ma visite matinale, reprit Mme de H. Je suis confuse de vous avoir fait venir ainsi avant l'heure de la classe. Il n'y a pas trop longtemps, j'espère, que vous nous attendez ?

— Rassurez-vous, Madame ; vous ne m'avez pas dérangée le moins du monde. Le temps s'est bien refroidi ces jours derniers et j'avais décidé de chauffer l'école ce matin. Vous voyez mes pauvres géraniums : je crains bien qu'ils n'aient gelé cette nuit. Les élèves qui balayent la

salle ont laissé hier soir la fenêtre ouverte, malgré l'ordre que je leur avais donné de la fermer en partant.

— Les gelées blanches sont moins terribles qu'elles ne paraissent. Je ne crois pas que vos fleurs aient beaucoup souffert.

— Espérons, soupira l'institutrice, visiblement touchée que quelqu'un daignât partager le souci que lui donnaient ses géraniums.

— Je tenais beaucoup à vous parler, Mademoiselle, pour vous mettre au courant de ce que Gertrude a appris et m'assurer qu'elle pourra suivre dans votre classe.

Pendant que Mme de H. renseignait la maîtresse sur les connaissances de sa fille, Gertrude faisait un inventaire distraité de la salle de classe. Elle lui trouva, bien qu'elle fût imprégnée d'une odeur acre de bois et de poussière mouillée, et malgré la nudité des parois, un charme irrésistible et un je ne sais quoi d'intime et d'hospitalier. Peut-être le gai ronflement du poêle y était-il pour quelque chose : il comblait à lui seul le vide de cette pièce déserte, la peuplant d'une présence aussi familière, aussi paisible et aussi heureuse que, durant les veillées d'hiver, le ronronnement du chat roulé en pelote, à moitié endormi dans la chambre bien chaude. A tout instant, une bûche crépitait : deux ou trois étincelles s'échappaient par la petite porte du fourneau et s'éteignaient sur le plancher. Par à coups, quand la flamme grandissait, tout un coin de la muraille, en face, se teintait de rose.

Des reflets éphémères jouaient sur les vitres de l'humble musée enfoncé dans le mur : alors sortaient de l'ombre toute espèce de merveilles jusque-là invisibles : de brillants coquillages nacrés, des oursins et des anémones de mer, un arbre en miniature chargé d'oiseaux aux plus riches couleurs, un œuf d'autruche aussi gros que les tours de cette ville blanche aux toits plats, au-dessus de laquelle une étoile rouge, tour à tour, s'allume et s'éteint.

Cette phrase, restée au tableau noir, écrite en grosses lettres, admirablement dessinées :

*Les pieds de la cigogne sont rouges,*

fit rêver la fillette et l'entraîna dans un pays nouveau où tout ce qu'elle allait voir serait sans doute aussi surprenant que les pattes de cet oiseau fabuleux. Et Mademoiselle

Sara elle-même, loin de jeter une note discordante dans l'harmonie de ce domaine merveilleux, semblait plutôt, depuis un instant, en être devenue la reine. Sa longue robe de velours noir lui donnait la souplesse d'une ondine et la grâce d'une fée. Trois perles argentées brillaient à son peigne d'ivoire ; elles le transformèrent bientôt en un riche diadème, posé comme une couronne entre les deux étages de sa chevelure bouffante. Elle portait à son corsage, en guise de broche, un scarabée immense dont les élytres moirées jetaient mille reflets, pour peu qu'elle fît un léger mouvement. Gertrude ne pouvait en détourner ses yeux. Elle avait si bien oublié sa déception de tout à l'heure, à l'entrée de la ville, qu'il fallut que sa mère l'interpellât pour qu'elle revînt de sa rêverie.

— N'est-ce pas, mon enfant, la forêt ne te fait pas peur ? ni la longueur de la course ?

Avant que Gertrude ait eu le temps de saisir la question et de songer à répondre, l'institutrice objecta : « Mais il y a beaucoup de neige en hiver... »

— J'aime marcher dans la neige, s'écria la petite.

— Voilà une enfant bien courageuse, reprit Mademoiselle Sara, en posant sa main doucement sur la tête de Gertrude. Ah ! si toutes mes élèves lui ressemblaient ! Beaucoup d'entre elles, qui habitent à moins d'une demi-heure, demandent un congé de deux mois pendant la mauvaise saison.

Mme de H. s'apprêtait à partir quand elle songea à poser encore une question :

— Combien d'heures de classe y a-t-il l'après-midi ?

— Trois ; nous commençons à une heure et nous finissons à quatre.

— Mais alors, les enfants des fermes n'ont pas le temps de rentrer à la maison pour déjeuner ?

— Non ; ceux qui demeurent trop loin viennent aux soupes scolaires ; d'autres mangent chez des parents qu'ils ont en ville.

— Cette question m'a toujours préoccupée et c'est une des raisons pour lesquelles jusqu'ici j'ai gardé Gertrude à la maison.

Mme de H. s'interrompit, puis elle ajouta, résignée :

— Il faudra qu'elle renonce à la classe du matin : nous n'avons aucune parenté ici.

Mademoiselle Sara réfléchit un instant.

— Si vous le permettez, Madame, proposait-elle brusquement, je vais m'occuper de votre fille. Aujourd'hui, la petite rentrera à la maison pour le déjeuner : nous sortons de classe à onze heures et demie. Après-midi, nous la dispensons de l'école : nous avons, d'ailleurs, les travaux manuels ; et vous m'avez dit qu'elle sait déjà bien coudre et broder...

— Voyez comme c'est gentil, dit-elle en se tournant vers la fillette, le premier jour de classe est un jour de congé !

Elle poursuivit, s'adressant à Mme de H. :

J'irai ce soir même trouver ma sœur Catherine qui demeure près d'ici, à quelques pas. Il vaut mieux que ce soit moi qui lui propose l'affaire. Elle vit seule avec son mari qui était autrefois un homme parfaitement aimable ; malheureusement, depuis qu'un accident lui a fait perdre l'ouïe, son caractère s'est bien altéré et ma sœur en souffre beaucoup. Elle sera tout heureuse d'avoir Gertrude à sa table ; cette petite apportera un peu de gaieté dans la maison...

La fin de la phrase se perdit dans le fracas soudain d'une porte ébranlée, suivi d'une vraie galopade et de bruyants éclats de voix. Un groupe d'écolières venaient de se précipiter en trombe dans la salle. Dès qu'elles aperçurent qu'il y avait quelqu'un, elles s'arrêtèrent, comme interloquées : la salle était toujours déserte, à l'ordinaire. Mademoiselle Sara profita du brusque silence pour commander aux enfants : « Attendez un instant au vestibule et tenez-vous tranquilles. »

Elles obéirent sur-le-champ.

— Les élèves arrivent, Madame. C'est l'heure de la classe. Je suis obligée de vous quitter. Aujourd'hui nous ferons comme nous avons décidé ; mais demain à midi, n'attendez pas votre fille et soyez sans inquiétude. Je suis sûre que ma sœur ne fera aucune difficulté.

Elle ajouta, légèrement embarrassée, n'ayant pas réussi à entraîner Mme de H. un peu à l'écart de sa fille :

— Où allons-nous placer cette petite ? J'avais pensé qu'elle serait mieux ici, au premier banc, devant le tableau noir... à cause de ses yeux.

— Mais elle a bonne vue, fit Mme de H., très gênée. Gertrude aussi protesta en rougissant :

— Je vois très bien, Mademoiselle.

L'institutrice essaya de réparer sa maladresse.

— La salle est assez sombre les matins d'hiver, expliqua-t-elle, et vous savez comment sont les enfants : ils n'osent pas dire qu'ils ne voient pas...

Mme de H. intervint :

— S'il y a une place libre, mettez Gertrude à côté du poêle. La pauvre petite a un long chemin à faire et nos hivers sont parfois si rudes.

— J'aurais dû y songer, s'excusa la vieille demoiselle, tandis qu'elle conduisait la fillette à son banc. Elle la débarrassa de son sac et lui dit avec amabilité :

— Oh ! le beau sac d'école ! Avez-vous déjà vos livres ?

— Elle les a tous, répondit la mère.

Alors l'institutrice s'éloigna pour calmer les enfants qui piétinaient sur le palier.

Mme de H. était très émue. Elle rangea dans son pupitre les livres de l'enfant. Elle prit ensuite Gertrude dans ses bras et lui dit avec une grande tendresse, en caressant ses boucles noires :

Adieu, mon enfant. Ne t'attarde pas en chemin après la classe. Je viendrai à ta rencontre. Tu me trouveras à l'entrée de la forêt. J'y serai vers midi.

Puis elle l'embrassa sur le front.

Gertrude retint ses larmes quand elle la vit partir, si bien que sa mère, s'étant retournée sur le seuil, se méprit une fois de plus au sourire douloureux dont l'enfant accompagna le geste d'adieu qu'elle lui adressa de son banc, où elle se tenait maintenant immobile, seule au fond de cette grande salle vide.

Mme de H. se fraya un chemin à travers la masse des écolières pressées devant la porte et rejoignit l'institutrice qui l'attendait au vestibule. Elle la remercia avec émotion et lui dit à voix basse, comme une confidence : « Je vous recommande cette petite. Veillez à ce que les autres enfants ne la fassent pas souffrir : elle ne soupçonne rien de son infirmité. »

Et tandis qu'elle descendait l'escalier, elle entendit la voix de Mademoiselle Sara : « Entrez, maintenant, et taisez-vous. »

(A suivre)

Alexis PEIRY